Alle gegen Alle: Cybernétique, force et monolithe posthumain

Aldo Poblete Varas
10 novembre 2026

Tous contre tous, sur les rives du Rhin. Des catapultes, des chapeaux, des cathédrales sous le feu, des gens qui courent sous l'eau. Une cybernétique à demi endormie. Ses interlocuteurs ressemblent davantage à des prêtres novices qu'à des opérateurs de commandement. La clarté pédagogique et les instincts propédeutiques de quelques jeunes étudiants en philosophie sont en train d'enterrer cette cybernétique. Ils ont fait ce qu'on leur demandait, quand il le fallait, en justifiant ce qu'ils avaient à justifier. Mais le monde n'a jamais fonctionné ainsi. Il donne la primauté à ce qui est le plus fort, à ce qui peut s'imposer. Seule la force a guidé les générations tandis qu'elles se donnaient elles-mêmes naissance et préparaient leurs corps à la destruction collective. À la fin, la victoire reviendra à ceux qui se sont livrés au feu malgré la peur sans bornes que leur époque leur a insufflée. Le tracteur avançait à une allure brutale à travers le champ social, faisant voler en éclats les irrégularités que la loi avait permises. Pour que cet ordre imparfait perdure, les trop instruits ont dû se laisser tordre le bras et la morale plus d'une fois.

Il nous faut pouvoir voir quelque chose là où il semble n'y avoir rien, vivre comme s'il y avait toujours un au-delà, sachant que le matérialisme contingent, employé comme idéologie, est simplement notre forme la plus féroce de naïveté. À partir de ce qui ne peut exister, la forêt se fait logiciel et persuade le pèlerin que notre calme d'après-guerre est une erreur calculée par un poète électronique. Là où Tokyo apparaît comme l'équinoxe de nos agonies architecturales, l'Allemagne d'aujourd'hui nous rappelle que l'histoire est encore. Une bataille au bord du fleuve. En bas, plus bas encore, sous terre, les escadrons avancent toujours au ralenti vers un acier irréductible. La soif du prêtre au bord de ce fleuve, désormais pur dialogue, labyrinthe visuel. Des jours qui n'en finissent pas et pourtant défilent à toute allure. Les étudiants forcent un vieil homme à dire ce qu'il ne veut pas dire. Ici, la douleur se sépare du caprice, le texte du mystique du manuel tactique définitif. L'arme n'est plus au cran de sûreté. La philosophie doit se servir du monde. L'opération inverse doit être éjectée. Quel rapport ce dialogue a-t-il avec une science qui se précipite au-delà du simplement humain ? Quelle quantité de destruction devons-nous tolérer pour avancer ? Nous essayons depuis quelque temps de parler du posthumain. Une esthétique qu'on n'a pas encore entièrement mise hors service nous empêche d'aller au bout du saut. Pourtant, nous, presque machines, avons déjà traversé ce fleuve.

Une brique doit être en place avant que la suivante puisse être posée. Sur ce fondement, nous exigeons une liberté qui nous garantisse un passage secret jusqu'au bord du ciel et jusqu'au centre de la machine vorace qui nous engloutit tous. Par la science et la seule parole, nous bâtissons une totalité qui cherche à tirer de chaque maladie une santé renouvelée et, de chaque massacre, une paix perpétuelle fondée sur l'acceptation de la verticalité des consciences. Le plus grand accomplissement du poète est de se sauver lui-même, malgré son commerce stérile avec le langage. Écrire avait toujours été le problème. La solution que nous avons trouvée a été de continuer à écrire sans arrêt, alimentant l'archive tandis que derrière nous se dressait un immense monolithe noir et blanc pour marquer la fin de notre ère humaniste. Il nous fallait témoigner du démembrement du progrès. Il nous fallait prendre soin de cet effondrement.

Un remède pour les symbiontes, l'émancipation des corps décomposés, une réalité androïde venue d'un avenir débordant de toutes les certitudes imaginables et qui boucle sa ceinture. La vie et l'après-vie au royaume des nouveaux matériaux, les sciences automatisées, la guerre sous la forme d'une discussion enflammée, la fin du monde des conséquences. Les nostalgiques nous diront que tout était plus simple et meilleur quand les êtres mouraient encore. Nous serons submergés par une rhétorique surréaliste destinée aux adolescents. Le contrôle sera si absolu que le chaos sera extrême, ses limites intactes même quand tout semblera déborder. Les ressuscités seront autres. Ils trouveront leurs propres façons de semer le trouble, et nous devrons composer avec eux. Ce sera une époque heureuse et, à certains égards, répugnante.

La vie réside dans l'arbitraire, dans la persistance d'une direction. Les récits, heureusement, seront automatisés, nous épargnant le supplice d'expliquer l'évidence. Ils raconteront comment la vie a arraché la laisse au chaos de l'infini. Elle tient désormais la laisse entre ses mains et dirige sa propre destinée incertaine. L'intelligence cartographiera les limites du réel à seule fin de les modifier et de vivre à sa guise. La technologie, du futur jusque dans l'archaïque. La liberté pour l'univers. La conscience pressentant le danger de sa propre liberté.